

# *La Croix*

## *Quel avenir pour nos jeunes ?*

*par Esther Benbassa, directrice d'études à l'École pratique des hautes études  
(Sorbonne)*

*Jeudi 18 janvier 2007*

Un sondage publié dans Le Journal du dimanche du 19 novembre révèle l'inquiétude des jeunes de 18-35 ans face à l'avenir. 60 % des interrogés pensent qu'ils vivront moins bien que leurs parents. Sans espoir, comment tenir une génération ? Et comment lui insuffler énergie, créativité, dynamisme ?

La dette publique est colossale et la France vieillit. Dans les années à venir, la jeunesse d'aujourd'hui aura à payer des dépenses galopantes de santé et de retraites, conséquences du vieillissement général et d'une diminution de la population active censée les acquitter par son travail.

Une chose est sûre, notre ascenseur social est grippé. Dans une société conservatrice, « monarchique », verrouillée, on assiste à une reproduction des élites dont le parcours sans faute se déroule sur une voie royale qui ne peut que mener au but fixé. Tant pis pour les autres.

Embourbés dans notre passé, nous craignons de regarder l'avenir et d'aborder ses défis majeurs. L'éducation en est un. Nos écoles formatent les élèves sans former leur esprit critique ni leurs capacités d'adaptation et d'initiative. Nous faisons au mieux des têtes bien pleines, mais pas si bien faites.

Et que dire de nos universités sans ressources, délabrées, aux bibliothèques misérables, réduites à des conditions de travail innommables ? La devise étant : « S'en sortira celui qui sait nager ». Excellente ambition dans un pays où on redoute de prononcer le mot même de sélection. Il est vrai aussi que la sélection « naturelle », insidieuse et implacable, est plus « propre » et ne fait pas descendre les jeunes dans la rue... D'un côté, les grandes écoles, où accèdent les enfants d'enseignants et de cadres supérieurs, de l'autre, les universités productrices de chômeurs diplômés.

Hors de la réforme, pas de salut. Et cela devrait commencer dès le collège. Ce ne sont pas les élèves médiocres qu'il convient d'envoyer dans les filières professionnelles, mais ceux qui en ont la vocation. Pour cela, encore faudrait-il valoriser le travail manuel, le travail, tout simplement. Et préparer mieux les enseignants à la diversité de la population scolaire. Leur apprendre à responsabiliser leurs élèves au lieu de les surcharger de ces programmes peu adaptés aux besoins de notre société (imposés d'en haut), et qui ne suffisent pas, d'ailleurs, à en faire sortir des jeunes gens cultivés, formés à un métier, ou même correctement lettrés.

Les universités en accueillent une masse considérable, qu'elles occupent tant bien que mal, avant que l'échec n'en bouscule un grand nombre hors de ses portes. L'orientation précaire, l'absence de formations professionnelles dignes de ce nom, hormis quelques filières, l'enseignement de masse anonyme, voici quelques-uns des problèmes. La sélection existe déjà à l'entrée des grandes écoles. Pourquoi n'y en aurait-il pas une à l'université, si ses critères sont justes et donnent une vraie chance aux plus défavorisés ? Pourquoi ne pas exiger de chacun de payer ses études proportionnellement aux revenus de ses parents, ce qui reviendrait à impliquer sérieusement ces derniers, et ne manquerait pas de revaloriser les établissements aux yeux des étudiants, désormais en droit d'exiger un meilleur service des enseignants ?

Je me souviens d'une remise de diplômes à Wellesley College, là où Hillary Clinton avait fait ses études. Une jeune fille issue de l'immigration latino-américaine venait de recevoir sa licence à dominante sciences religieuses. Quelle ne fut ma surprise d'apprendre qu'elle avait déjà été recrutée à Wall Street ! On m'expliqua qu'une bonne professionnelle saurait rapidement se former à n'importe quel métier. Ce n'est pas chez nous que cela arriverait.